

BIEN OU BIEN PRODUCTIONS ET STUDIOCANAL
PRÉSENTENT

**MOURIR SEULE OU
SE BATTRE ENSEMBLE**



COKA *Chicas*

UN FILM DE ROXINE HELBERG

FADILY CAMARA

ZOÉ MARCHAL

EVA HUAULT

7
MAI

BIEN OU BIEN PRODUCTIONS ET STUDIOCANAL
PRÉSENTENT

COKA Chicas

UN FILM DE ROXINE HELBERG
AVEC FADILY CAMARA, ZOÉ MARCHAL, ÉVA HUAULT

AU CINÉMA LE 7 MAI

DISTRIBUTION
APOLLO FILMS
Lancelot Perrin
lperrin@apollo-films.com

PRESSE
LA PETITE BOÎTE
Camille Madelaine
camille@la-petiteboite.com
Leslie Ricci
leslie@la-petiteboite.com

E-RP
OKARINA
Stéphanie Tavilla
stephanie@okarina.fr
Fanny Dekeyser
fannyd@okarina.fr

NOTES DE PRODUCTION

BIEN OU BIEN PRODUCTIONS

Longtemps associé aux routes de la cocaïne en Amérique latine, le transport de drogue sous forme de «boulettes» - ces capsules ingérées ou insérées dans le corps, 1, 6 kg en moyenne - était jusqu'ici majoritairement pratiqué dans des pays pauvres comme la Colombie ou le Pérou, où des mules prenaient tous les risques pour quelques centaines de dollars. Mais ce mode opératoire s'est désormais exporté jusqu'aux pays occidentaux, France inclusive.

Il y a quelques années, 3 jeunes femmes originaires du 19e arrondissement de Paris avaient été arrêtées dans les Caraïbes, avec plusieurs kilos de drogue dissimulés dans leurs bagages.

Résultat 17 ans de prison chacune.

L'enfer au paradis.

Parties pour ce qui devait être un séjour «de rêve», elles sont devenues malgré elles les symboles d'un phénomène inquiétant : celui des mules, ces passeurs de drogue souvent utilisés par les réseaux pour transporter la marchandise à l'étranger.

Ce sont les histoires de toutes ces filles qui ont inspiré ce film.

Et c'est en mélangeant un bout d'histoire de chacune d'elles que **COKA CHICAS** est né.

Chaque année, près d'un millier de mules sont arrêtées dans les aéroports d'Orly et de Roissy, principalement en provenance de la Guyane, des Antilles et d'autres pays d'Amérique du Sud. Le parquet de Bobigny, a recensé une hausse de 18 % d'années en années.

Le dispositif «100 % contrôle» à l'aéroport de Cayenne a permis, jusqu'au 31 janvier 2024, d'intercepter plus de 680 mules et de saisir près d'une tonne de cocaïne. Des expérimentations, comme l'abandon des poursuites pour les saisies inférieures à 1,5 kg de cocaïne à Cayenne, ont été mises en place pour désengorger la chaîne pénale tant le phénomène est important.

100 kg de cocaïnes passe chaque jour par l'aéroport d'Orly via de mules.
C'est avec ce panneau sur générique que fini **COKA CHICAS**.



ROXINE HELBURG

RÉALISATRICE

Qu'est-ce qui vous a attirée dans l'histoire de *COKA CHICAS* ?

Quand Zangro, le producteur, m'a approché avec ce projet et m'a raconté l'histoire, j'étais tout de suite très intriguée. Le film est inspiré de faits réels. J'ai découvert ces histoires de jeunes filles qu'on envoie comme mules dans les Caraïbes ou en Guyane. Ce sont des vies qu'on sacrifie pour quelques billets, et derrière chaque « fait divers », il y a une tragédie humaine. J'avais envie de raconter ça, pas comme une leçon de morale, mais comme un film de tension, d'émotion, et de révolte. Le plus choquant, c'est que ce phénomène est quasiment invisible médiatiquement. On parle de saisies de drogue, pas des filles. Moi, je voulais raconter ce qu'on ne voit jamais : leurs peurs, leurs choix, leur courage, leur amitié. Le cinéma de genre permet justement d'explorer la réalité tout en assumant une certaine forme d'excès et en restant ancré dans des thèmes personnels. Il m'autorise à être audacieuse, à explorer les sujets de manière spectaculaire et à définir mes propres règles pour le monde que je souhaite créer.

Comment imaginiez-vous ce film quand on vous l'a proposé ?

Comme une odyssée, dans le sens où les héroïnes traversent une série d'épreuves qui les éloignent progressivement de leur point de départ, un paradis perdu, pour les plonger dans un univers inconnu rempli de dangers et d'obstacles. À travers ce voyage initiatique, ces femmes complexes et imparfaites sont poussées dans leurs retranchements, forcées à affronter leurs peurs, leurs erreurs et leurs faiblesses. Comme chez Homère, ce n'est pas seulement un périple physique, mais aussi un parcours intérieur où elles découvrent leur véritable potentiel. Je voulais créer des héroïnes qui ignorent leur propre force, qui commettent des erreurs, qui échouent, mais qui continuent toujours d'essayer. Pour moi, ce film est vraiment un hymne à ces jeunes femmes qui sont des outsiders. Il combine l'idée d'une odyssée personnelle avec mon amour du cinéma d'action, afin d'offrir au public quelque chose de substantiel et de différent.

Qu'il s'agisse de votre travail sur certains épisodes de la série *LITTLE BIG LIES*, de votre premier film *COLD COPY* ou de *COKA CHICAS*, vous aimez travailler avec des actrices et des personnages féminins.

J'ai envie de travailler avec des personnages féminins qui sont fidèles à la vie, forts, mais qui englobent des complexités, des défauts, qui font parfois des erreurs graves. Et je pense que c'est important pour les films de montrer le meilleur de nous-mêmes, mais aussi le pire de nous-mêmes. Parce que c'est souvent à travers ces personnages imparfaits que,



finalement, on parvient à comprendre des choses plus profondes sur la vie. Et moi, j'aime faire des films qui disent quelque chose sur les femmes, sur leur façon de penser. J'aime particulièrement les personnages de femmes transgressives, parce qu'elles ont quelque chose d'imprévisible et c'est assez excitant.

Pouvez-vous nous parler de votre trio d'actrices ?

Zoé, Fadily et Eva incarnent le charisme-même. Elles sont capables d'atteindre des profondeurs émotionnelles impressionnantes avec une facilité incroyable. Chacune possède une authenticité, une spontanéité et une aisance naturelle qui insufflent de la vie à leurs personnages. Leurs énergies distinctes se complétaient et s'élevaient mutuellement.

Comment avez-vous travaillé avec elles sur leur personnage ?

Je voulais que leur amitié soit très crédible. Il fallait donc qu'on travaille beaucoup sur leur historique. On a fait beaucoup d'impros, des jeux, on a partagé des histoires de nos vies. C'est vraiment important de développer un environnement de confiance avec les acteurs pour qu'ils se sentent à l'aise pour expérimenter. Ce qui était vraiment génial, c'est qu'on a créé notre petit monde à toutes les quatre où on essayait, on explorait, on osait donner des idées. Et ce, pour faire le meilleur film possible. C'était assez magique. Le tournage était tellement intense que plein de fois, on aurait pu se dire : « Je n'en peux plus ».

Vous avez tourné en République Dominicaine. C'était une production particulièrement difficile ?

Ça ressemblait à un parcours du combattant réalisé à l'aveugle. À la fin, en retirant le bandeau, j'étais émerveillée de ne pas avoir cassé chaque os de mon corps. Cela témoigne d'à quel point l'équipe était géniale. Même sans une minute à perdre pendant le tournage, tout le monde s'est mobilisé pour naviguer magnifiquement à travers cette folie. J'ai eu la chance d'avoir d'excellents collaborateurs. Zoé, Fadily et Eva ne sont pas seulement des actrices talentueuses, elles sont aussi des personnes remarquables dans leur manière de penser la vie. Il en va de même pour mon scénariste François Garcia Fiore ou encore mon directeur photo Brecht Goyvaerts, parmi tant d'autres, des personnes talentueuses, intéressantes, et issues de mondes différents. Au fur et à mesure du tournage, le film commence à se créer lui-même, indiquant naturellement la direction à suivre. On apprend à ne pas trop s'attacher à ce que l'on imagine initialement, car rien ne sera jamais aussi brut et stimulant que ce qui se produit spontanément sur le plateau. Même si c'étaient des conditions de tournage compliquées, j'étais avec les filles. Je me voyais mal, être rivée à ma chaise, cloîtrée dans ma petite tente. J'avais envie de ressentir ce qu'elles ressentaient, qu'on soit connectées. Ce qu'elles devaient faire, c'était psychologiquement, physiquement, émotionnellement difficile. C'était impossible de ne pas être à leurs côtés pendant tout ça.

Quels étaient les principaux challenges d'un tel tournage ?

On n'avait aucun contrôle sur l'environnement. Tous les jours, quelque chose se passait, nous forçant à changer nos plans. J'avais beau avoir une « shotlist », je devais parfois tout revoir - là est l'intérêt de comprendre vraiment l'essence de chaque scène pour être capable de rebondir. Il fallait constamment s'adapter. On ne pouvait pas dépasser notre budget, on n'avait pas le luxe de prendre du temps pour réfléchir, méditer et discuter. Il fallait être réactif. D'autant que nous parlions tous des langues différentes : français, anglais, espagnol... Cela implique aussi des protocoles de travail différents. Mais si l'on reste dans le moment présent, on peut être ouvert aux « happy accidents ». Les limites deviennent des forces. Les trois filles, elles, étaient toujours en quête de solutions pour tout.

Quelles ont été les décisions esthétiques majeures ?

Le style visuel du film est ancré dans le réalisme, mais avec un twist. Avec Brecht, nous avons beaucoup joué sur les contrastes. Sans attirer excessivement l'attention, la combinaison d'éléments opposés comme un éclairage réaliste et une mise en scène précise renforce le sens et l'impact du film. Je souhaitais conserver un impact intime et personnel sur le parcours émotionnel des personnages, tout en entraînant le public dans une aventure audacieuse. Le style devait aussi refléter la personnalité de ces filles. Il y a des couleurs vraiment vibrantes. L'expérience devait être immersive : il fallait qu'on soit proche de leur point de vue pour qu'on vive vraiment ce qu'elles vivent, qu'on ressente le poids physique et émotionnel de la violence et des confrontations, l'état de survie et de la sauvagerie dans lesquels elles sont plongées. Je voulais que ce soit le plus viscéral possible.

Et quelle a été votre approche de l'action ?

Ce qui était vraiment important, pour moi, c'était que les scènes d'action fassent avancer l'histoire, que ce ne soit pas de la violence gratuite. Les scènes, les chorégraphies, ont été conceptualisées par les professionnels du CUC, le Campus Univers Cascades, qui ont aussi entraîné les filles avant le tournage. Il y a eu pas mal d'échanges entre eux et moi, je donnais beaucoup d'idées, car je voulais vraiment utiliser l'environnement. Ils ont fait un boulot génial. Ce sont les films coréens comme **OLD BOY** ou **J'AI RENCONTRÉ LE DIABLE** qui m'ont le plus inspirée. D'une part, les personnages n'y sont pas des super-héros, d'autre part, c'est très précis en termes de mise en scène, leur brutalité est très stylisée, parfois choquante. Mais chaque acte de violence contribue à l'évolution des personnages et à la progression de l'intrigue.

Parce qu'il se déroule en République Dominicaine, dans la nature le plus souvent, le film possède une certaine musicalité. Le son est très important.

Il y a des sons très particuliers là-bas, tu entends beaucoup de moto par exemple. Il y a toujours quelqu'un pour couper une noix de coco, si bien qu'on entend souvent des machettes en train d'être aiguisées. Il y a aussi le bruit de la mer, c'est très vivant, des musiques jouent dans tous les coins. Ce que je recherchais, c'est un mélange subtil entre musique et sound design permettant à la musique de livrer subtilement des indices sur l'histoire à venir. Chaque note, chaque texture doit raconter quelque chose, avec des couches sonores se dévoilant progressivement pour créer un crescendo dramatique. Je voulais concevoir un véritable microcosme sonore qui reflète les émotions et le parcours des personnages, apportant ainsi une dimension supplémentaire au récit. La musique devait susciter une émotion authentique, de l'intensité et du mysticisme. J'imaginais une dualité dans la musique : vibrante, profonde dans son impact, mais également hypnotique. C'est un film sur l'évasion aussi, et la musique doit porter cette idée, nous transporter au-delà de ce qui est visible à l'écran. Elle devait être audacieuse et débordante, imprégnée de mystère et de tension.



FADILY CAMARA

COMÉDIENNE

Il s'agit de votre premier rôle d'action. Était-ce une envie de longue date ?

J'ai toujours rêvé de faire un film où j'aurais l'opportunité de me dépasser physiquement, de faire mes propres cascades.... Quand ce projet est arrivé, j'ai tout de suite pensé qu'il était parfait pour cela. Mon personnage, Chanel, est une fille plutôt « badass ». À la lecture du scénario, j'ai vu qu'il y avait non seulement beaucoup d'action mais qu'elle reposait beaucoup sur mon personnage.

Quel genre de préparation physique avez-vous dû suivre ?

On en a eu pour des mois avant le tournage. Au sein du C.U.C. (le Campus Univers Cascades), on a fait énormément de cardio, de la boxe. Puis on a pris des cours de cascades afin de maîtriser, ensuite, les chorégraphies du film. Comme Chanel est une ex-militaire, pour être crédible j'ai entamé un régime. J'ai perdu 10 kilos entre la préparation et la fin du tournage. Dans le film, je suis très mince, et comme on tournait en grande partie dans l'ordre chronologique, si l'on a des formes au début, on maigrit au fil de l'histoire.

Chanel est une ancienne militaire. Mais son passé nous est mystérieux. Comment l'avez-vous construite ?

Les scénaristes m'ont beaucoup parlé de la manière dont ils voyaient le personnage, notamment son caractère. Dans le film, on comprend qu'elle a été abusée par son beau-père. Ce que j'ai imaginé, c'est que sa mère était plus ou moins au courant et que leurs rapports se sont dégradés. Chanel s'est engagée dans l'armée pour fuir son beau-père et assouvir un certain besoin de violence. Avec Roxine, on discutait souvent juste avant les scènes de qui était Chanel et de comment elle réagit. On se basait sur nos vécus, l'expérience de nos entourages. Je n'aime pas trop intellectualiser mes personnages. J'aime qu'on construise au fur et à mesure, avant de tourner.

Cette colère que vous portez tout le film, est-ce qu'elle est épuisante à jouer ?

Franchement, oui. Parce qu'elle est aux antipodes de ce que je suis. Contrairement à elle, je m'énerve très rarement. Ce qui m'énerve, ce sont les gens qui s'énervent ! Chanel et moi n'avons pas le même vécu, ni la même façon de voir les choses. J'en parlais souvent à la réalisatrice et au producteur car je plaidais pour que, entourée de ses amies, elle soit un peu plus



apaisée. Mais, non, c'est une fille intense, extrêmement méfiante, donc il fallait qu'elle reste dans cette énergie-là, très nerveuse. Chanel est une fille puissante, qui n'est pas là pour la rigolade, elle n'est pas hyper contente d'être en République Dominicaine pour faire ce qu'elle va faire.

Comment relâchiez-vous la pression pendant le tournage ?

Le tournage a duré quasiment deux mois et à un moment, nos proches sont venus nous rendre visite - j'ai invité mes nièces, mon mari et mon fils notamment. Ça a été un vrai soutien. Quand ils sont tous repartis, nous étions plus soudées que jamais, Zoé, Eva et moi. Hors tournage, nous étions juste des filles, dans une villa, qui profitons de la piscine, allions à la plage et sortions un maximum. Je ne connaissais pas Eva avant ce projet et j'avais rencontré Zoé une ou deux fois à peine. Aujourd'hui, je peux dire qu'on est vraiment amies.

Vous avez tourné dans un quartier très chaud, le Capotillo 42. Quelle a été votre expérience là-bas ?

C'est indescriptible. On était protégés par le chef de gang, car il nous fallait « une validation ». C'était vraiment très protocolaire. Vous savez que vous ne devez regarder personne dans les yeux trop longtemps. Il y a beaucoup de violence dans la rue, la musique est tout le temps à fond, c'est assourdissant. Mais du moment où nous étions protégés, les habitants étaient très accueillants, très curieux. Ils étaient très au fait de ce qu'on venait faire. En échange, on devait être très respectueux de l'espace de chacun.

Cette ambiance assez spéciale a-t-elle nourri votre prestation, votre énergie ?

Bien évidemment, notamment la méfiance que mon personnage nourrit pour tout. Elle connaît les zones de guerre. Ce quartier lui rappelle des choses, elle sait qu'il ne faut pas rigoler et que le danger peut venir de n'importe où. Du coup, cela justifie parfaitement qu'elle soit très, très fermée.

Vous disiez que vous aviez en partie tourné dans l'ordre chronologique. C'est un luxe ?

Tout n'était pas exactement dans l'ordre, mais en grande majorité, ça l'était. Ça nous a permis de maigrir au fil de l'histoire mais aussi de placer plus facilement les émotions au bon endroit. Après, la scène du Capotillo a été tournée à la fin car on devait s'adapter aux autorisations de la police et des gangs.

Quel genre de réalisatrice est Roxine Helberg ?

Elle est d'une gentillesse et d'une humanité incroyable. Elle a tellement d'empathie que c'est nous, parfois, qui devions la rassurer. Elle était très investie. Quand on s'est blessée, elle s'est blessée avec nous. Quand on s'est fait piquer par des bestioles, elle s'est faite piquer avec nous. Le soir, après le tournage, elle nous parlait encore de travail : « Reposez-vous bien, les filles, mais je voulais vous dire que je pensais à ça pour demain, ça peut être cool... ». Et puis, c'est une femme très marrante. J'ai beaucoup aimé collaborer avec elle.

Y a-t-il une scène qui a été particulièrement difficile à jouer dans le film, d'un point de vue psychologique ou physique ?

Je pense à une scène, lorsque Sarah et Chanel se disputent et que Chanel accuse Sarah de les avoir mises dans cette situation, si bien qu'elles vont, un temps, se séparer. On a dû la refaire huit ou neuf fois. Roxine et les producteurs voulaient vraiment nous voir monter en pression. Mais comme avec Zoé, on s'aime beaucoup, ça a été un peu compliqué. On est un peu sorties de nos personnages, on avait du mal à s'affronter. C'est allé crescendo, jusqu'à ce que ça devienne vraiment tendu. Je voyais Zoé se durcir ; moi aussi de mon côté. Puis elle est devenue très fébrile, j'ai vu qu'elle pleurait... Au début, on se réconfortait entre les scènes, mais au bout d'un moment, il fallait vraiment qu'on y aille. Ça a été un peu violent pour nous. Quant à la dimension physique, j'ai surkiffé. J'étais très à l'aise avec ça, je me suis découvert une vocation. Sur scène, dans mes stand-up, ma particularité c'est que je joue beaucoup avec mon corps, mon visage. Ici, j'ai vraiment pu jouer avec mon corps mais encore d'une autre manière. On a soudain une autre façon de se tenir, on a le dos bien droit, une nouvelle démarche... On se surpassait. Pour ces scènes plus physiques, on répète énormément. On peut aussi jouer dans des situations compliquées : je me suis retrouvée avec les jambes si écorchées qu'on aurait dit mon petit frère quand il joue au foot ! Mais ça apporte une discipline que je n'oublierai jamais de toute ma carrière.

ZOÉ MARCHAL

COMÉDIENNE

Comment êtes-vous arrivée sur COKA CHICAS ?

Le producteur, Zangro, m'a appelée parce qu'il avait vu **NOUVEAUX RICHES** et qu'il et qu'il m'envisageait pour **COKA CHICAS**. Je n'ai pas passé de casting, mais j'ai fait des essais filmés, pour que tout le monde soit sûr que ça fonctionnait.

Qu'avez-vous pensé du scénario à la première lecture ?

Je me suis demandée comment on pourrait tourner ça et comment ce serait possible d'être crédible dans un tel projet. J'ai eu confiance, même si je me suis demandée, un temps, s'il fallait se lancer. Car des projets d'une telle ambition, quand ils n'ont pas un certain budget, ça peut être compliqué. Mais ce sont les scénaristes et la réalisatrice qui m'ont donné envie d'y aller.

Sarah est-elle un personnage qui vous a parlé tout de suite ?

Je suis très curieuse des gens. Une fille comme Sarah, je ne peux pas la comprendre parce que je ne vis pas ce qu'elle vit. Mais je peux essayer de travailler sur la situation, sur ce que ça fait de ne pas avoir de quoi vivre, de ne pas connaître la reconnaissance d'une mère qui est pour moi l'une des choses les plus importantes du monde. Est-ce qu'à son âge - parce qu'à 25 ans, on a encore une fougue, un fort instinct de vie - on est prête à tout ? Sarah, c'est une fille que je comprends d'une certaine manière en fait, même si on est différentes à bien des égards. Il a fallu que je me la réapproprie et ça s'est fait notamment grâce au travail effectué avec Roxine, la réalisatrice et mes partenaires.

Il a consisté en quoi, ce travail ?

On est arrivées aux Caraïbes cinq ou six jours avant le début des prises de vue et on a beaucoup travaillé nos backstories. Roxine nous demandait d'improviser entre nous, par exemple sur des moments que nos personnages auraient partagés au collège. Ou de nous « remémorer » une soirée qu'on aurait pu passer ensemble. Et même sur le tournage, Roxine pouvait lancer des impros avant qu'on fasse réellement le texte, pour qu'on acquière une attitude très naturelle et qu'on se réapproprie nos dialogues. Ce qui a primé sur ce film, c'est la complicité qu'on a développée toutes les quatre. Roxine est une cheffe d'orchestre surpissante. C'était un tournage particulier, car vraiment dur. Mais on a travaillé main dans la main.



Comment ça se passait entre vous, hors plateau ? Comment avez-vous relâché la pression ?

On n'avait pas beaucoup de temps pour relâcher la pression, je dois avouer. On a tourné 12 heures par jour, du lundi au samedi. J'étais de toutes les séquences, j'étais tout le temps sur le plateau. Je ne peux pas nier que c'était dur. Après, on habitait la plupart du temps ensemble. On était soudées, c'est vrai. On n'avait pas d'autre choix que de bien s'entendre et ça tombe bien, on s'est vraiment bien entendues. Fadily, Eva et moi, que ce soit humainement ou professionnellement, on a été des piliers les unes pour les autres. On est devenues de vraies amies.

Ce n'est pas votre premier rôle physique, mais avez-vous dû vous entraîner ?

On a eu beaucoup de répétitions avec les cascadeurs du C.U.C. (le Campus Univers Cascades). Mais le principal, c'était la mise en situation. On a perdu énormément de poids sur place, avec Fadily. Je suis tombée malade, c'était l'enfer. Il faisait une chaleur intense. Le midi, on nous proposait toujours la même chose à manger alors au bout de trois semaines et demie, on a arrêté de déjeuner. On voit à la fin du film qu'on était très très minces. Je crois que j'ai perdu aux alentours de six kilos.

Les conditions de tournage, notamment météorologiques, ont-elles influencé votre jeu ?

J'ai chopé des infections et j'avais des boutons partout. On ne sait toujours pas ce que c'était. Vu qu'on devait tourner dans un décor et un environnement sales, le mot qui me revient tout le temps, c'est « sudor ». Parce que les maquilleuses disaient sans cesse qu'il fallait qu'elles mettent de la « sueur », partout sur mon visage. Parfois, on tournait dans des endroits avec des rats morts sur le sol. Je crois que je n'ai jamais vécu un truc pareil. Ça met dans une certaine humeur. Finalement, on rigolait de fatigue. Le tournage dans le Capotillo a été aussi très particulier. Quand j'ai voulu filmer le coin, pour ramener des souvenirs, je me suis fait interPELLER par un type qui m'a demandé 5 000€. Ce n'était pas toujours drôle de tourner là-bas, mais c'était fascinant. Ça participe, un peu comme nos fringues qui sentaient la mort, à une certaine énergie.

Diriez-vous que c'était un rôle lourd psychologiquement ?

C'était plus un tournage lourd qu'un rôle lourd. Moi, j'adore ces personnages multiples, mystérieux. Il y a du fond chez Sarah, c'est très plaisir à jouer. Mais psychologiquement, c'est le tournage qui était dur : la chaleur constante, être loin de ses proches. Les conditions n'étaient pas faciles, le film est très pesant. Mais quand on rentre, on est trop content de l'avoir fait.

Vous souvenez-vous d'une scène particulièrement compliquée à interpréter ?

Oui, celle où Sarah est face à Rocio, jouée par Judith Rodriguez Perez. C'est une scène du début du film, qu'on retrouve à la fin, quand elle me demande de choisir entre ses deux poings. Ça m'a demandé énormément de concentration. C'est une scène très tendue, très spéciale. Il y a eu beaucoup de prises : il faut rester dans l'état émotionnel, parce que c'est dramatique et sanglant. Je ne connaissais pas Judith. On ne s'était pas parlé avant de jouer, pour se découvrir directement sur le plateau pour cette scène. Ça apporte quelque chose de très spécial. Vous jouez avec quelqu'un qui ne parle pas la même langue que vous et qui est quand même dans une certaine brutalité. Mais tous les acteurs dominicains avec qui j'ai joué étaient des perles. Pour la plupart, ils se connaissaient déjà, car ils font beaucoup de théâtre ensemble. Ils peuvent donc avoir un jeu théâtral qui peut surprendre au début et qui m'a finalement complètement emportée.

ÉVA HUault *COMÉDIENNE*

Comment êtes-vous arrivée sur *COKA CHICAS* ?

Zangro, le producteur du film, m'a contactée après m'avoir remarquée dans *LE ROI DAVID*, qui était alors mon tout premier rôle au cinéma. Il m'a présenté le projet comme une histoire d'amitié intense, avec une énergie punchy, un côté subversif qui me parle. Et évidemment sans oublier le fond : un sujet radical, peu abordé à l'écran, qu'il voulait traiter sans détour.

Quand vous avez lu le scénario, qu'en avez-vous pensé ?

Franchement, je l'ai lu d'une traite, ce qui est plutôt bon signe. Ça me parlait.

Autant j'adore lire des bouquins, autant les scénarios, c'est parfois plus laborieux. En l'occurrence l'histoire m'a complètement happée, j'étais dedans direct. En lisant, je voyais déjà le film et me suis tout de suite projetée.

Jessica, je la trouve hyper touchante. C'est une mère mais c'est aussi encore une gamine. Une gamine paumée, qui ne sait pas trop comment s'occuper de son bébé. Elle se raconte que faire la mule, c'est un moyen de lui offrir une vie meilleure. Elle est perdue, comme plein de mères célibataires qui galèrent et qui savent pas trop comment s'en sortir. Elle n'a pas vraiment de plan, elle suit le mouvement et fait confiance à ses potes en se disant que ça va le faire. Ça m'a beaucoup émue chez elle.

Même si vous avez un peu moins de scènes d'action que Fadily et Zoé, ça reste un rôle physique.

Je suis allée m'entraîner au CUC (le Campus Univers Cascades) pour travailler le cardio et les échauffements. On apprend à se donner des faux coups, à répéter les chorégraphies pour éviter les blessures - il y a des techniques bien précises à maîtriser. J'avoue avoir une petite fierté : même si j'avais moins de scènes de cascades que Fadily et Zoé, j'ai tenu à toutes les faire moi-même. Ma doublure n'a même pas eu besoin d'intervenir ! J'étais motivée, très à l'écoute des cascadeurs, avec qui je me suis tout de suite bien entendue. J'espére avoir été à la hauteur.

Comment avez-vous travaillé avec Roxine, la réalisatrice ?

Officiellement, il y a trois rôles principaux: Jessica, Sarah et Chanel. Mais nous avons formé un vrai quatuor avec Roxine, la réalisatrice. Elle était à nos côtés tout le temps surtout dans le dur et ne s'est jamais tenue à distance. Quand il a fallu avaler les énormes capsules de drogue - ce qui n'était vraiment pas simple - elle a été la première à le faire, pour nous rassurer,



pour nous montrer qu'on pouvait y arriver.

Ce genre de démarche, ça marque. Elle ne se contentait pas de nous diriger, elle faisait le chemin avec nous. Elle partageait nos efforts, nos doutes, parfois même nos peurs. Et c'est ça qui a fait la différence. Elle nous a portées, soutenues, sans jamais imposer. C'était une présence forte, discrète et essentielle.

Connaissiez-vous Zoé Marchal et Fadily Camara avant le tournage ?

Je ne les connaissais pas personnellement, mais je savais très bien qui elles étaient. Zoé, je l'avais vue dans Nouveaux Riches, et Fadily, je suivais son travail depuis un moment. On venait chacune d'univers différents, avec nos propres énergies, et c'est ce mélange qui a tout de suite créé quelque chose.

Au début, on a fait plusieurs sessions d'impro, et ça s'est mis en place très naturellement. On s'est comprises sans avoir besoin d'en faire trop.

Coka Chicas, c'était un cap pour moi aussi : un rôle fort, un tournage à l'étranger, une intensité nouvelle. Et dans tout ça, Zoé et Fadily ont été des partenaires précieuses. Très vite, une vraie complicité est née. On a construit ensemble. Et on s'est bien mariées aussi.

Y a-t-il une scène qui a représenté pour vous un vrai challenge ?

Oui, c'est un peu surprenant mais la scène du bisou sur la plage me vient en premier... J'étais super stressée. Dans la vie, je suis un peu comme Jessica : une vraie gamine.

Une autre séquence était particulièrement sévère: je suis suspendue par une chaîne, accrochée à un harnais, carrément hissée jusqu'au plafond ! On a immédiatement enchaîné avec une scène où on me traîne au sol...par les dents!!! Tout ceci bien entendu dans une chaleur de bête. J'ai fait toutes les cascades je ne suis pas peu fière en y repensant.

Quelle a été votre expérience du Capotillo 42, réputé comme extrêmement dangereux ?

Je n'ai pas tourné la scène du combat de coqs, mais la séquence de la boîte de nuit se passait bien dans ce quartier.

Il faut savoir que c'est un quartier très dur - là-bas, des enfants de cinq ans peuvent se battre avec des tournevis.

Avant d'y aller, nous avions été briefées: il fallait impérativement rester toutes les trois, toujours ensemble. On était très encadrées pour notre sécurité.

Zoé et Fadily avaient encore une journée de tournage là-bas. Entre-temps, j'avais fait la connaissance de Chukita, une rappeuse de la favela. Je lui ai demandé de me faire découvrir la République Dominicaine autrement, loin des zones touristiques. En fin de journée, elle est venue me chercher à l'hôtel, et elle m'a emmenée... au Capotillo 42. Je ne l'avais dit à personne. Deux heures plus tôt, on était surprotégées, et là, plus rien.

Et pourtant, tout s'est bien passé. Chukita m'a emmenée en boîte, les gens ont été adorables : respectueux, bienveillants, généreux. Bon, je ne m'y risquerais pas avec n'importe qui, évidemment. Mais c'est une autre réalité, une autre culture - et j'avais envie de la voir de mes propres yeux.



LISTE ARTISTIQUE

Sarah	ZOÉ MARCHAL
Chanel	FADILY CAMARA
Jessica	ÉVA HUAULT
Mike	VINCENT RÉGAN
Diego	JEAN LUIS BURGOS
Rocio	JUDITH RODRÍGUEZ

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice	ROXINE HELBERG
Production	BIEN OU BIEN PRODUCTION & STUDIOCANAL
Coproduction	BIEN OU BIEN PRODUCTION, STUDIOCANAL & FRANCE 2 CINÉMA
Produit par	ZANGRO
Producteur associé	KHEN THANH NHAT
Directrice des production	STÉPHANIE GREGOIRE
Directeur de production	PHILIPPE GAUTIER
Scénario	ZANGRO & FRANÇOIS GARCIA FIORE
Image	BRECHT GOYVAERTS
Montage	NICOLAS DESMAISON
Décors	ESTHER MYSIUS
1 ^{er} Assistant Réalisateur	ARNAUD ESTEREZ
Scripte	PIERRE CAZEAX
Directrice de Casting	EDNA LEREBEURS
Directrice de post-production	BARBARA DANIEL
Costumes	ANNE-SOPHIE GLEDHILL
Son	RAFAEL BOBADILLA
Régie	CARLOS CARRERA
Distribution	STUDIOCANAL & APOLLO FILMS
Ventes Internationales	STUDIOCANAL

